

de jouir de la vie, ou plutôt de servir la république¹. Ils disent que c'est une honte de survivre à soi-même, d'usurper sur la terre une place qu'on ne peut plus remplir, et de s'approprier des jours qu'on n'avoit reçus que pour la patrie. Celui qui doit les terminer, est un jour de fête pour eux : ils assemblent leurs amis, ceignent leur front d'une couronne, et prenant une coupe empoisonnée, ils se plongent insensiblement dans un sommeil éternel.

Des courages si mâles étoient capables de tout oser pour conserver leur indépendance. Un jour qu'assiégés par les Athéniens, ils étoient près de se rendre faute de vivres, ils les menacèrent, s'ils ne se retiroient, d'égorger les plus âgés des citoyens renfermés dans la place². Soit horreur, soit pitié, soit crainte uniquement, les Athéniens laissèrent en paix un peuple qui bravoit également la nature et la mort. Ils l'ont soumis depuis, et l'ont adouci par la servitude et les arts. La ville est ornée d'édifices superbes; d'énormes quartiers de marbre forment son enceinte, et l'accès en est devenu facile par des chemins soutenus sur les penchans des hauteurs voisines³; mais ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célèbres, et entre autres, Simonide, Bacchylide, et Prodicus⁴.

¹ Strab. *ibid.* Ælian. var. hist. l. 4, c. 37. Steph. *ibid.* Val. Max. l. 2, c. 6, p. 8.

² Strab. l. 10, p. 486.

³ Tournef. voyag. p. 332 et 333.

⁴ Strab. *ibid.*

SIMONIDE.

Simonide¹, fils de Léoprépès, naquit vers la 3.^e année de la 55.^e olympiade*. Il mérita l'estime des rois, des sages et des grands hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque, qu'Athènes auroit adoré, si Athènes avoit pu souffrir un maître²; Pausanias, roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avoient élevé au comble de l'honneur et de l'orgueil³; Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, et augmenta celle de sa nation⁴; Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, et finit par en être le père⁵; Thémistocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puissant des rois⁶.

Suivant un usage perpétué jusqu'à nous, les souverains appeloient à leur cour ceux qui se distinguoient par des connoissances ou des talens sublimes. Quelquefois ils les faisoient entrer en lice, et en exigeoient de ces traits d'esprit qui brillent plus qu'ils n'éclaircissent; d'autres fois ils les consultoient sur les mystères de

¹ Fabric. *bibl. Græc.* t. 1, p. 591. Bayle, *dict. art.* Simonid. *Mém. de l'Acad. des bell. lett.* t. 13, p. 250.

* L'an 558 avant J. C.

² Plat. in *Hipp.* t. 2, p. 228.

³ Ælian. var. hist. l. 6, c. 41.

⁴ Theocr. *idyll.* 16, v. 44. *Plut. de frat. amor.* t. 2, p. 492. *Sozom. hist. eccl.* l. 1, p. 322.

⁵ Xenoph. in *Hieron.* p. 901. Ælian. var. hist. l. 4, c. 15.

⁶ *Plut. in Themist.* t. 1, p. 114.

la nature, sur les principes de la morale, sur la forme du gouvernement: on devoit opposer à ces questions des réponses claires, promptes et précises, parce qu'il falloit instruire un prince, plaire à des courtisans, et confondre des rivaux. La plupart de ces réponses couroient toute la Grèce, et ont passé à la postérité, qui n'est plus en état de les apprécier, parce qu'elles renferment des allusions ignorées, ou des vérités à présent trop connues. Parmi celles qu'on cite de Simonide, il en est quelques-unes que des circonstances particulières ont rendues célèbres.

Un jour dans un repas¹, le roi de Lacédémone le pria de confirmer par quelque trait lumineux, la haute opinion qu'on avoit de sa philosophie. Simonide qui, en pénétrant les projets ambitieux de ce prince, en avoit prévu le terme fatal, lui dit: „Souvenez-vous que „vous êtes homme.” Pausanias ne vit dans cette réponse, qu'une maxime frivole ou commune; mais dans les disgrâces qu'il éprouva bientôt, il y découvrit une vérité nouvelle, et la plus importante de celles que les rois ignorent.

Une autre fois², la reine de Syracuse lui demanda si le savoir étoit préférable à la fortune. C'étoit un piège pour Simonide, qu'on ne recherchoit que pour le premier de ces avantages, et qui ne recherchoit que le second.

¹ Ælian. var. hist. l. 9, c. 41.

² Aristot. rhet. l. 2, c. 16, t. 2, p. 586.

Obligé de trahir ses sentimens, ou de condamner sa conduite, il eut recours à l'ironie, et donna la préférence aux richesses, sur ce que les philosophes assiégeoient à toute heure les maisons des gens riches. On a depuis résolu ce problème d'une manière plus honorable à la philosophie. Aristippe, interrogé par le roi Denys, pourquoi le sage, négligé par le riche, lui faisoit sa cour avec tant d'assiduité¹? L'un, dit-il, connoît ses besoins, et l'autre ne connoît pas les siens.

Simonide étoit poète et philosophe². L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles, et sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix et l'arrangement des mots³. Les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des athlètes furent l'objet de ses chants. Il décrivit en vers les règnes de Cambyse et de Darius; il s'exerça dans presque tous les genres de poésie, et réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs⁴. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité les situations et les infortunes qui excitent la

¹ Diog. Laert. l. 2, §. 69.

² Plat. de rep. l. 1, t. 2, p. 331. Cicer. de nat. deor. l. 1, c. 22, t. 2, p. 415.

³ Quintil. l. 10, c. 1, p. 631. Dionys. Halic. de veter. script. cens. t. 5, p. 420.

⁴ Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 592.

pitié¹. Ce n'est pas lui qu'on entend; ce sont des cris et des sanglots, c'est une famille désolée qui pleure la mort d'un père ou d'un fils². C'est Danaé, c'est une mère tendre qui lutte avec son fils contre la fureur des flots, qui voit mille gouffres ouverts à ses côtés, qui ressent mille morts dans son cœur³; c'est Achille enfin qui sort du fond du tombeau, et qui annonce aux Grecs, prêts à quitter les rivages d'Ilium, les maux sans nombre que le ciel et la mer leur préparent⁴.

Ces tableaux, que Simonide a remplis de passion et de mouvement, sont autant de bienfaits pour les hommes; car c'est leur rendre un grand service, que d'arracher de leurs yeux ces larmes précieuses qu'ils versent avec tant de plaisir, et de nourrir dans leur cœur ces sentimens de compassion destinés, par la nature, à les rapprocher les uns des autres, et les seuls en effet qui puissent unir des malheureux.

Comme les caractères des hommes influent sur leurs opinions, on doit s'attendre que la philosophie de Simonide étoit douce et sans hauteur. Son système, autant qu'on en peut juger d'après quelques-uns de ses écrits, et plusieurs de ses maximes, se réduit aux articles suivans:

»Ne sondons point l'immense profondeur de

¹ Dionys. Halic. de veter. script. cens. t. 5, p. 420. Quintil. l. 10, c. 1, p. 631. Vita Æschil.

² Harpocr. in *Tamyn*.

³ Dionys. Halic. de com. pos. verb. p. 221.

⁴ Longin. de subl. c. 15.

»l'Être suprême¹; bornons-nous à savoir que tout s'exécute par son ordre², et qu'il possède la vertu par excellence³. Les hommes n'en ont qu'une foible emanation, et la tiennent de lui⁴; qu'ils ne se glorifient point d'une perfection à laquelle ils ne sauroient atteindre⁵; la vertu a fixé son séjour parmi des rochers escarpés⁶: si, à force de travaux, ils s'élèvent jusqu'à elle, bientôt mille circonstances fatales les entraînent au précipice⁷. Ainsi leur vie est un mélange de bien et de mal; et il est aussi difficile d'être souvent vertueux, qu'impossible de l'être toujours⁸. Faisons-nous un plaisir de louer les belles actions; fermons les yeux sur celles qui ne le sont pas, ou par devoir, lorsque le coupable nous est cher à d'autres titres⁹, ou par indulgence, lorsqu'il nous est indifférent. Loin de censurer les hommes avec tant de rigueur, souvenons-nous qu'ils ne sont que foiblesse¹⁰, qu'ils sont destinés à rester un moment sur la surface de la terre, et pour toujours dans son sein¹¹. Le temps vole; mil-

¹ Cicer. de nat. deor. l. 1, c. 22, t. 2, p. 415.

² Simonid. ap. Theoph. Antioch. ad Autolyt. lib. 2, p. 256.

³ Plat. in Protag. t. 1, p. 341.

⁴ Simonid. ibid. p. 108.

⁵ Plat. in Protag. t. 1, p. 344.

⁶ Clem. Alex. strom. l. 4, p. 585.

⁷ Plat. ibid.

⁸ Id. ibid. Stob. p. 560.

⁹ Plat. in Protag. t. 1, p. 345.

¹⁰ Plut. de consel. t. 2, p. 107.

¹¹ Stob. serm. 120, p. 608.

»le siècles par rapport à l'éternité ne sont qu'un
»point, ou qu'une très petite partie d'un point
»imperceptible¹. Employons des momens si
»fugitifs, à jouir des biens qui nous sont réser-
»vés², et dont les principaux sont la santé, la
»beauté, et les richesses acquises sans fraude³;
»que de leur usage résulte cette aimable vo-
»lupté, sans laquelle la vie, la grandeur et
»l'immortalité même, ne sauroient flatter nos
»désirs⁴."

Ces principes, dangereux en ce qu'ils éteignent le courage dans les cœurs vertueux, et les remords dans les âmes coupables, ne seroient regardés que comme une erreur de l'esprit, si en se montrant indulgent pour les autres, Simonide n'en avoit été que plus sévère pour lui-même. Mais il osa proposer une injustice à Thémistocle⁵, et ne rougit pas de louer les meurtriers d'Hipparque, qui l'avoit comblé de bienfaits⁶. On lui reproche d'ailleurs une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient satisfaire, et qui, suivant le caractère de cette passion, devoit de jour en jour plus insatiable⁷. Il fut le premier qui dégradâ la poésie, en faisant un trafic honteux de la louange⁸. Il

¹ Plut. de consol. t. 2, p. 14. Ælian. var. hist. l. 8, c. 2.

² Stob. serm. 69, p. 531.

³ Clem. Alex. strom.

l. 4, p. 574.

⁴ Athen. l. 12, p. 512.

⁵ Plut. in Themist. t. 1,

p. 114.

⁶ Hephæst. in enchirid.

⁷ Athen. l. 14, c. 21, p. 656. Ælian. var. hist. l. 9, c. 1.

⁸ Schol. Pind. in isthm.

2, v. 9. Callim. fragm. ap.

Spanh. t. 1, p. 264 et 337.

disoit vainement que le plaisir d'entasser des trésors, étoit le seul dont son âge fût susceptible¹; qu'il aimoit mieux enrichir ses ennemis après sa mort, que d'avoir besoin de ses amis pendant sa vie²; qu'après tout, personne n'étoit exempt de défauts, et que s'il trouvoit jamais un homme irrépréhensible, il le dénonceroit à l'univers³. Ces étranges raisons ne le justifèrent pas aux yeux du public, dont les décrets invariables ne pardonnent jamais les vices qui tiennent plus à la bassesse qu'à la foiblesse du cœur.

Simonide mourut âgé d'environ 90 ans⁴ *. On lui fait un mérite d'avoir augmenté dans l'île de Céos, l'éclat des fêtes religieuses⁵, ajoutée une huitième corde à la lyre⁶, et trouvé l'art de la mémoire artificielle⁷; mais ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois; c'est d'avoir fait le bonheur de la Sicile, en retirant Hiéron de ses égaremens⁸, et le forçant de vivre en paix avec ses voisins, ses sujets et lui-même.

¹ Plut. an seni, t. 2, p. 786.

² Stob. serm. 10, p. 132.

³ Plat. in Protag. t. 1, p. 345.

⁴ Marm. Oxon. epoch.

58. Suid. in Simon. Lucian.

in Macrob. t. 3, p. 228.

* L'an 468 avant J. C.

⁵ Athen. l. 10, c. 22,

p. 456.

⁶ Plin. l. 7, c. 56, t. 1, p. 416.

⁷ Cicer. de orat. l. 2, c.

86, t. 1, p. 275. Id. de fin. l. 2, c. 32, t. 2, p. 137.

Plin. l. 7, c. 24, t. 1, p. 387.

⁸ Synes. ad Theot. epist.

49, p. 187. Schol. Pind. in

olymp. 2, v. 29. Ælian.

var. hist. l. 4, c. 15.

BACCHYLIDE.

La famille de Simonide étoit comme ces familles où le sacerdoce des Muses est perpétuel. Son petit-fils de même nom que lui, écrivit sur les généalogies, et sur les découvertes qui font honneur à l'esprit humain¹. Bacchylide son neveu, le fit, en quelque façon, revivre dans la poésie lyrique. La pureté du style, la correction du dessein, des beautés régulières et soutenues², méritèrent à Bacchylide des succès dont Pindare pouvoit être jaloux³. Ces deux poètes partagèrent pendant quelque temps la faveur du roi Hiéron, et les suffrages de la cour de Syracuse : mais lorsque la protection ne les empêcha plus de se remettre à leur place, Pindare s'éleva dans les cieux, et Bacchylide resta sur la terre.

PRODICUS.

Tandis que ce dernier perpétuoit en Sicile la gloire de sa patrie, le sophiste Prodicus la faisoit briller dans les différentes villes de la Grèce⁴ ; il y récitait des harangues préparées avec art, semées d'allégories ingénieuses, d'un style symple, noble et harmonieux. Son élo-

¹ Suid. in *Simon*.

² Longin. de subl. c. 33.

³ Schol. Pind. in *Pyth.*
2, v. 171.

⁴ Bayle, dict. art. *Prodicus*. *Mém. de l'Acad. des bell. lett.* t. 21, p. 157.

quence étoit honteusement vénale, et n'étoit point soutenue par les agrémens de la voix¹ ; mais comme elle présentait la vertu sous des traits séduisants, elle fut admirée des Thébains, louée des Athéniens, estimée des Spartiates². Dans la suite, il avança des maximes qui détruisoient les fondemens de la religion³ ; et dès cet instant, les Athéniens le regardèrent comme le corrupteur de la jeunesse, et le condamnèrent à boire la ciguë.

CYTHNOS, SYROS.

Non loin de Céos est l'île de Cythnos, renommée pour ses pâturages⁴ ; et plus près de nous, cette terre que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile⁵ de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grèce⁶. C'est Phérécyde, qui vivoit il y a 200 ans⁷. Il excita une forte révolution dans les idées. Accablé d'une affreuse maladie, qui ne laissoit aucune espérance, Pythagore son disciple quitta l'Italie, et vint recueillir ses derniers soupirs⁸.

¹ Philostr. de vit. sophist. l. 1, p. 496.

² Id. *ibid.* p. 483.

³ Cicér. de nat. deor. l. 1, c. 42, t. 2, p. 432. *Sext. Empir. adv. physic.* l. 9, p. 552 et 561. *Suid.* in *Prodic.*

⁴ Steph. in *Kytn.* *Eus-tath. in Dionys. perieg.* v. 526. *Tournef. voyag.* t. 1,

p. 326.

⁵ *Homer. odys.* l. 15, v. 405.

⁶ *Diog. Laert.* l. 1, §. 116.

⁷ Id. *ibid.* §. 121.

⁸ *Diod. Sic. in excerpt. Vales.* p. 242. *Jambli. vit. Pyth.* c. 35, p. 202. *Porph. vit. Pyth.* p. 3.

Étendez vos regards vers le midi ; voyez à l'horizon ces vapeurs sombres et fixes qui en ternissent l'éclat naissant : ce sont les îles de Paros et de Naxos.

PAROS.

Paros peut avoir 300 stades de circuit ¹ *. Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux ², deux ports excellens ³, des colonies envoyées au loin ⁴, vous donneront une idée générale de la puissance de ses habitans. Quelques traits vous feront juger de leur caractère, suivant les circonstances qui ont dû le développer.

La ville de Milet en Ionie étoit tourmentée par de fatales divisions ⁵. De tous les peuples distingués par leur sagesse, celui de Paros lui parut le plus propre à rétablir le calme dans ses états. Elle en obtint des arbitres, qui ne pouvant rapprocher des factions depuis longtemps aigriés par la haine, sortirent de la ville, et parcoururent la campagne : ils la trouvèrent inculte et déserte, à l'exception de quelques portions d'héritage, qu'un petit nombre de citoyens continuoît à cultiver. Frappés de leur profonde tranquillité, ils les placèrent sans hésiter à la tête du gouvernement, et l'on vit

¹ Plin. l. 4, t. 1, c. 12.
Tournef. voyag. t. 1, p.

203.

* 11 lieues, 850. toises.

² Tournef. ibid.

³ Scylax, peripl. ap. geogr. min. t. 1, p. 22.

⁴ Strab. l. 10, p. 487.

⁵ Herodot. l. 5, c. 28.

bientôt l'ordre et l'abondance renaître dans Milet.

Dans l'expédition de Darius, les Pariens s'unirent avec ce prince, et partagèrent la honte de sa défaite à Marathon ¹. Contraints de se réfugier dans leur ville, ils y furent assiégés par Miltiade ². Après une longue défense, ils demandèrent à capituler, et déjà les conditions étoient acceptées de part et d'autre, lorsqu'on aperçut du côté de Mycone, une flamme qui s'élevoit dans les airs. C'étoit une forêt où le feu venoit de prendre par hasard. On crut dans le camp et dans la place que c'étoit le signal de la flotte des Perses qui venoit au secours de l'île. Dans cette persuasion, les assiégés manquèrent effrontément à leur parole, et Miltiade se retira. Ce grand homme expia par une dure prison, le mauvais succès de cette entreprise ; mais les Pariens furent punis avec plus de sévérité : leur parjure fut éternisé par un proverbe.

Lors de l'expédition de Xerxès, ils trahirent les Grecs en restant dans l'alliance des Perses ; ils trahirent les Perses en se tenant dans l'inaction. Leur flotte, oisive dans le port de Cythnos, attendoit l'issue du combat, pour se ranger du côté du vainqueur ³. Ils n'avoient pas prévu que ne pas contribuer à sa victoire, c'étoit s'exposer à sa vengeance, et qu'une petite république, pressée entre deux grandes puis-

¹ Herodot. l. 6, c. 133.

² Ephor. ap. Steph. in Par. Eustath. in Dionys. v.

525. Nep. in Milt. c. 7.

³ Herodot. l. 8, c. 67.

sances qui veulent étendre leurs limites aux dépens l'une de l'autre, n'a souvent pour toute ressource, que de suivre le torrent, et de courir à la gloire en pleurant sur sa liberté. Les Pariens ne tardèrent pas à l'éprouver. Ils repoussèrent d'abord, à force de contributions, les vainqueurs de Salamine¹; mais ils tombèrent enfin sous leur joug, presque sans résistance.

Les Grâces ont des autels à Paros. Un jour que Minos, roi de Crète, sacrifioit à ces divinités², on vint lui annoncer que son fils Androgée avoit été tué dans l'Attique. Il acheva la cérémonie, en jetant au loin une couronne de laurier qui lui ceignoit le front; et d'une voix qu'étouffoient les sanglots, il imposa silence au joueur de flûte. Les prêtres ont conservé le souvenir d'une douleur si légitime; et quand on leur demande pourquoi ils ont banni de leurs sacrifices l'usage des couronnes et des instrumens de musique, ils répondent: C'est dans une pareille circonstance, c'est auprès de cet autel, que le plus heureux des pères apprit la mort d'un fils qu'il aimoit tendrement, et devint le plus malheureux des hommes.

ARCHILOQUE.

Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homère; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archilo-

¹ Id. ibid. c. 112.

² Apollod. l. 5, p. 251.

que¹. Ce poète, qui vivoit il y a environ 350 ans², étoit d'une famille distinguée. La Pythie prédit sa naissance, et la gloire dont il devoit se couvrir un jour³. Préparés par cet oracle, les Grecs admirèrent dans ses écrits la force des expressions et la noblesse des idées⁴; ils le virent montrer, jusque dans ses écarts, la mâle vigueur de son génie⁵, étendre les limites de l'art, introduire de nouvelles cadences dans les vers, et de nouvelles beautés dans la musique⁶. Archiloque a fait pour la poésie lyrique, ce qu'Homère avoit fait pour la poésie épique. Tous deux ont eu cela de commun, que dans leur genre ils ont servi de modèles⁷; que leurs ouvrages sont récités dans les assemblées générales de la Grèce⁸; que leur naissance est célébrée en commun par des fêtes particulières⁹. Cependant, en associant leurs noms, la reconnaissance publique n'a pas voulu confondre leurs rangs: elle n'accorde que le second au poète de Paros¹⁰; mais c'est obtenir le premier, que de n'avoir qu'Homère au-dessus de soi.

¹ Fabr. bibl. Græc. t. I, p. 572. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 10, p. 36 et 239.

² Herodot. l. I, c. 12. Aul. Gell. l. 17, c. 21. Cicer. tuscul. l. I, c. I, t. 2, p. 234.

³ Euseb. præpar. evang. l. 5, c. 33, p. 27.

⁴ Quintil. l. 10, c. 1.

⁵ Longin. de subl. c. 33.

⁶ Plut. de mus. t. 2, p. 1140.

⁷ Vell. Patercul. l. I, c. 5.

⁸ Chamæl. ap. Athen. l. 14, c. 3, p. 620.

⁹ Anthol. l. 2, c. 47, p. 173.

¹⁰ Val. Max. l. 6, c. 3, extern. n. I.

Du côté des mœurs et de la conduite, Archiloque devoit être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talens plus sublimes ne furent unis à un caractère plus atroce et plus dépravé : il souilloit ses écrits d'expressions licentieuses et de peintures lascives¹ ; il y répandoit avec profusion le fiel dont son ame se plaisoit à se nourrir². Ses amis, ses ennemis, les objets infortunés de ses amours, tout succomboit sous les traits sanglans de ses satyres, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est de lui que nous tenons ces faits odieux³ ; c'est lui qui, en traçant l'histoire de sa vie, eut le courage d'en contempler à loisir toutes les horreurs, et l'insolence de les exposer aux yeux de l'univers.

Les charmes naissans de Néobule, fille de Lycambe, avoient fait une vive impression sur son cœur⁴. Des promesses mutuelles sembloient assurer son bonheur et la conclusion de son hymen, lorsque des motifs d'intérêt lui firent préférer un rival. Aussitôt le poète, plus irrité qu'affligé, agita les serpens que les Furies avoient mis entre ses mains, et couvrit de tant d'opprobres Néobule et ses parens, qu'il les obligea tous à terminer par une mort violente, des jours qu'il avoit cruellement empoisonnés⁵.

¹ Œnom. ap. Euseb. in præpar. evang. l. 5, c. 32 et 33. Julian, imper. fragm. p. 300.

² Pind. pyth. 2, v. 100.

³ Ælian. var. hist. l. 10,

c. 13. Synes. de insomn. p. 158.

⁴ Schol. Horat. epod. 6, v. 13.

⁵ Anthol. l. 3, c. 25; p. 271. Suid. in Lycamb.

Arraché par l'indigence du sein de sa patrie, il se rendit à Thasos¹ avec une colonie de Parisiens². Sa fureur y trouva de nouveaux alimens, et la haine publique se déchâna contre lui. L'occasion de la détourner se présenta bientôt. Ceux de Thasos étoient en guerre avec les nations voisines. Il suivit l'armée, vit l'ennemi, prit la fuite, et jeta son bouclier. Ce dernier trait est le comble de l'infamie pour un Grec ; mais l'infamie ne flétrit que les ames qui ne méritent pas de l'éprouver. Archiloque fit hautement l'aveu de sa lâcheté. « J'ai abandonné mon bouclier, s'écrit-il dans un de ses ouvrages ; mais j'en trouverai un autre, et j'ai sauvé ma vie³. »

C'est ainsi qu'il bravoit les reproches du public, parce que son cœur ne lui en faisoit point ; c'est ainsi qu'après avoir insulté aux lois de l'honneur, il osa se rendre à Lacédémone. Que pouvoit-il attendre d'un peuple qui ne séparoit jamais son admiration de son estime ? Les Spartiates frémissent de le voir dans l'enceinte de leurs murailles ; ils l'en bannirent à l'instant⁴, et proscrivirent ses écrits dans toutes les terres de la république⁵.

L'assemblée des jeux Olympiques le consola de cet affront. Il y récita en l'honneur d'Her-

¹ Ælian. ibid.

² Clem. Alex. Strom. l. 1, p. 398.

³ Aristoph. in pac. v. 1296. Schol. ibid. Strab. l.

12, p. 549.

⁴ Plur. instit. Lacou. t. 2, p. 239.

⁵ Val. Max. l. 6, c. 3, extern. u. 1.

cule, cet hymne fameux qu'on y chante encore toutes les fois qu'on célèbre la gloire des vainqueurs¹. Les peuples lui prodiguèrent leurs applaudissemens, et les juges, en lui décernant une couronne, durent lui faire sentir que jamais la poésie n'a plus des droits sur nos cœurs, que lorsqu'elle nous éclaire sur nos devoirs.

Archiloque fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivoit depuis long-temps. La Pythie regarda sa mort comme une insulte faite à la poésie. «Sortez du temple, dit-elle au meurtrier², vous qui avez porté vos mains sur le favori des muses.» Callondas remontra qu'il s'étoit contenu dans les bornes d'une défense légitime; et quoique fléchi par ses prières, la Pythie le força d'appaiser par des libations les mânes irrités d'Archiloque³. Telle fut la fin d'un homme qui, par ses talens, ses vices et son impudence, étoit devenu un objet d'admiration, de mépris et de terreur.

Moins célèbres, mais plus estimables que ce poète, Polygnote, Arcésilas et Nicanor de Paros, hâtèrent les progrès de la peinture encaustique⁴. Un autre artiste, né dans cette île, s'est fait une réputation par un mérite emprunté; c'est Agoracrite, que Phidias prit pour son

¹ Pind. olymp. od. 9, 5, c. 33, p. 228.

² Plut. de serâ num. vind. t. 2, p. 560. Œnom. ap. Euseb. præp. evāng. l.

³ Suid. in Archyl.

⁴ Plin. l. 35, c. II, t. 2, p. 703.

élève, et qu'il voulut en vain élever au rang de ses rivaux¹. Il lui cédoit une partie de sa gloire; il traçoit sur ses propres ouvrages, le nom de son jeune disciple, sans s'apercevoir que l'élégance du ciseau dévoiloit l'imposture, et trahissoit l'amitié.

Mais, au défaut de modèles, Paros fournit aux artistes des secours inépuisables. Toute la terre est couverte de monumens ébauchés dans les carrières² du mont Marpesse. Dans ces souterrains, éclairés de foibles lumières³, un peuple d'esclaves arrache avec douleur ces blocs énormes qui brillent dans les plus superbes édifices de la Grèce, et jusque sur la façade du labyrinthe en Egypte⁴. Plusieurs temples sont revêtus de ce marbre, parce que sa couleur, dit-on, est agréable aux immortels⁵. Il fut un temps où les sculpteurs n'en employoient pas d'autre: aujourd'hui même ils le recherchent avec soin⁶, quoiqu'il ne réponde pas toujours à leurs espérances; car les grosses parties cristallines dont est formé son tissu, égarent l'œil par des reflets trompeurs, et volent en éclats sous le ciseau⁷. Mais ce défaut est racheté par des qualités excellentes, et sur-tout par une

¹ Id. l. 36, c. 5, t. 2, t. 2, p. 739.

² Steph. in Marp. Virgil. œneid. l. 6, v. 471.

³ Strab. l. 10, p. 487.

⁴ Plin. l. 36, c. 5, t. 2, p. 725.

⁵ Plin. ibid. Athen. l. 7, p. 205.

⁶ Plin. ib. l. 36, c. 13, p. 202.

⁷ Plat. de leg. t. 2, lib. 12, p. 956.

⁸ Tournef. voyag. t. I, p. 202.

blancheur extrême¹, à laquelle les poètes font des allusions fréquentes, et quelquefois relatives au caractère de leur poésie. « J'élèverai un monument plus brillant que le marbre de Paros, dit Pindare en parlant d'une de ses odes². « O le plus habile des peintres ! s'écrioit Anacréon³, emprunte pour représenter celle que j'adore, les couleurs de la rose, du lait et du marbre de Paros »

NAXOS.

Naxos n'est séparée de l'île précédente que par un canal très étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaliser pour la grandeur ; elle le disputeroit à la Sicile pour la fertilité⁴. Cependant sa beauté se dérobe aux premiers regards du voyageur attiré sur ses bords⁵ : il n'y voit que des montagnes inaccessibles et désertes ; mais ces montagnes son des barrières que la nature oppose à la fureur des vents, et qui défendent les plaines et les vallées qu'elle couvre de ses trésors⁶. C'est là qu'elle étale toute sa magnificence ; que des sources intarissables d'une onde vive et pure se reproduisent sous mille formes différentes, et que les troupeaux

¹ Anton. itiner. p. 528.

Horat. l. 1, od. 19, v. 6.

² Pind. nem. 4, v. 131.

³ Anacr. od. 28, v. 27.

⁴ Agathem. l. 1, c. 5. ap. geogr. min. t. 2, p. 16.

Plin. l. 4, c. 12, t. 1, p. 212.

⁵ Tournef. voyag. t. 2, p. 213.

⁶ Id. ibid.

s'égarant dans l'épaisseur des prairies. Là, non loin des bords charmans du Biblinus¹, mûrissent en paix, et ces figues excellentes que Bacchus fit connoître aux habitans de l'île, et ces vins célèbres qu'on préfère à presque tous les autres vins. Les grenadiers, les amandiers², et les oliviers, multiplient sans peine dans ces campagnes couvertes tous les ans de moissons abondantes ; des esclaves, toujours occupés, ne cessent de ramasser ces trésors³, et des vaisseaux sans nombre de les transporter en des pays éloignés.

Malgré cette opulence, les habitans sont braves, généreux, souverainement jaloux de leur liberté. Il y a deux siècles que leur république, parvenue au plus haut période de sa grandeur, pouvoit mettre 8000 hommes sur pied⁴. Elle eut la gloire de résister aux Perses avant que de leur être soumise⁵, et de secouer leur joug dans l'instant même qu'ils alloient soumettre la Grèce entière⁶. Ses forces de terre et de mer, jointes à celles des Grecs, se distinguèrent dans les batailles de Salamine et de Platée ; mais elles avertirent en même temps les Athéniens de ne pas laisser croître une puissance déjà capable de leur rendre de si grands services. Aussi, lorsqu'au mépris des traités, Athènes résolut d'assujettir ses anciens alliés,

¹ Etymol. magn. in Biblinos.

² Athen. l. 2, c. 12.

³ p. 52.

⁴ Herodot. l. 5, c. 31.

⁵ Id. ibid. c. 30.

⁶ Id. ibid.

⁷ Diod. Sic. l. 5, p. 32.

elle porta ses premiers coups sur le peuple de Naxos¹, et ne lui laissa que la paisible possession de ses fêtes et de ses jeux.

Bacchus y préside ; Bacchus protège Naxos, et tout y présente l'image du bienfait et de la reconnaissance. Les habitans s'empresment de montrer aux étrangers l'endroit où les Nymphes prirent soin de l'élever². Ils racontent les merveilles qu'il opère en leur faveur ; c'est de lui que viennent les richesses dont ils jouissent ; c'est pour lui seul que leurs temples et leurs autels fument jour et nuit. Ici leurs hommages s'adressent au dieu qui leur apprit à cultiver le figuier³ ; là c'est au dieu qui remplit leurs vignes d'un nectar dérobé aux cieux⁴. Ils l'adorent sous plusieurs titres, pour multiplier des devoirs qu'ils chérissent.

SÉRIPHE.

Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos et Mélos. Pour avoir une idée de la première de ces îles⁵, concevez plusieurs montagnes escarpées, arides, et ne laissant, pour ainsi dire, dans leurs intervalles, que des gouffres profonds, où des hommes infortunés

¹ Thucyd. l. I, c. 98 et 137.

² Diod. Sic. l. 5, p. 325.

³ Athen. l. 3, c. 5, p. 78.

⁴ Archil. ap. Athen. lib.

I, c. 24, p. 30.

⁵ Tacit. annal. l. 4, c.

21. Plut. de exil. t. 2, p.

602. Tournef. voyag. t. I,

p. 179.

voient continuellement suspendus sur leurs têtes d'affreux rochers, monumens de la vengeance de Persée ; car, suivant une tradition aussi ridicule qu'alarmante pour ceux de Sériphe, ce fut ce héros qui, armé de la tête de Méduse, changea autrefois leurs ancêtres en ces objets effrayans¹.

SIPHNOS.

Concevez à une légère distance de là, et sous un ciel toujours serein, des campagnes émaillées de fleurs et toujours couvertes de fruits, un séjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires : c'est une foible image des beautés que présente Siphnos². Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos insulaires³. La terre, dont ils avoient ouvert les entrailles, leur fournissoit tous les ans un immense tribut en or et en argent. Ils en consacroient la dixième partie à l'Apollon de Delphes, et leurs offrandes formoient un des plus riches trésors de ce temple. Ils ont vu depuis la mer en fureur combler ces mines dangereuses, et il ne leur reste de leur ancienne opulence que des regrets et des vices⁴.

¹ Strab. l. 10, p. 487.

Pherec. ap. Schol. Apoll.

Rhod. l. 4, v. 1515.

² Tournef. voyag. t. I,

p. 172.

³ Herodot. l. 3, c. 57.

⁴ Pausan. l. 10, c. 11,

p. 823. Hesych. in Suid. in

Siphniaz. Steph. in *Siphn*.

MÉLOS.

L'île de Mélos est une des plus fertiles de la mer Egée¹. Le soufre et d'autres minéraux cachés dans le sein de la terre, y entretiennent une chaleur active, et donnent un goût exquis à toutes ses productions.

Le peuple qui l'habite étoit libre depuis plusieurs siècles, lorsque, dans la guerre du Péloponèse, les Athéniens voulurent l'asservir et le faire renoncer à la neutralité qu'il observoit entre eux et les Lacédémoniens, dont il tiroit son origine². Irrités de ses refus, ils l'attaquèrent à plusieurs reprises, furent souvent repoussés, et tombèrent enfin sur lui avec toutes les forces de la république³. L'île fut soumise, mais la honte fut pour les vainqueurs. Ils avoient commencé la guerre par une injustice, ils la finirent par un trait de barbarie. Les vaincus furent transportés dans l'Attique : on fit mourir, de l'avis d'Alcibiade, tous ceux qui étoient en état de porter les armes⁴; les autres gémissent dans les fers, jusqu'à ce que l'armée de Lacédémone eut forcé les Athéniens à les renvoyer à Mélos⁵.

Un philosophe né dans cette île, témoin des

¹ Tournef. voyag. t. I, p. 145. Strab. l. 10, p. 484. Plut. in Alcib. t. I, p. 199.

² Thucyd. l. 5, c. 84. ⁵ Plut. in Lysand. t. I, p. 441.

³ Id. ibid. c. 85, etc. ⁴ Plut. in Lysand. t. I, p. 441.

⁴ Thucyd. l. 5, c. 116.

maux dont elle étoit affligée, crut que les malheureux n'ayant plus d'espoir du côté des hommes, n'avoient plus rien à ménager par rapport aux dieux. C'est Diagoras, à qui les Mantinéens doivent les lois et le bonheur dont ils jouissent¹. Son imagination ardente, après l'avoir jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique, le pénétra d'une crainte servile à l'égard des dieux; il chargeoit son culte d'une foule de pratiques religieuses², et parcourit la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères. Mais sa philosophie, qui le rassuroit contre les désordres de l'univers, succomba sous une injustice dont il fut la victime. Un de ses amis refusa de lui rendre un dépôt, et appuya son refus d'un serment prononcé à la face des autels³. Le silence des dieux sur un tel parjure, ainsi que sur les cruautés exercées par les Athéniens dans l'île de Mélos, étonna le philosophe, et le précipita du fanatisme de la superstition dans celui de l'athéisme. Il souleva les prêtres, en divulguant, dans ses discours et dans ses écrits, les secrets des mystères⁴; le peuple, en brisant les effigies des dieux⁵ *; la

¹ *Ælian. var. hist. l. 2, p. 23.* *gor. Schol. Aristoph. in av. v. 1073.*

² *Sext. Empir. adv. phys. l. 9, p. 561.* ⁵ *Schol. Aristoph. in nub. v. 828. Athenag. in legat. p. 38. Clem. Alex. in cohort. ad gent. p. 21.*

³ *Hesych. miles. in Diagor. p. 11. Schol. Aristoph. in nub. v. 828.*

⁴ *Lysias in Andoc. p. 111. Tatian. orat. adv. Græc. p. 95. Suid. in Dis-*

* Un jour, dans une auberge, ne trouvant point d'autre bois, il mit une statue d'Hercule au feu; et